

90 LES APPARTEMENTS A LOUER.

« d'un an!... Mathilde m'aimait!... Qui eût pu
« imaginer tant de hasards?... Enfin, je prends
« l'appartement, et Mathilde y reste. Vous aviez
« raison : il n'est pas plus difficile de se marier
« que de se loger. »

Ils sont mariés depuis hier : c'est un des mé-
nages les plus unis que je connaisse.

ÉMILE DESCHAMPS.



LE NAPOLÉON NOIR¹.



La génération présente doit s'attendre à être
encombrée de fils de Napoléon, concurremment
avec les faux dauphins : chaque dynastie déchu
nous léguant ses glorieux bâtards et ses faus-
saires. Ce n'est pas que les branches nouvelles
s'alarment beaucoup de ces prétendants apo-

¹ Il a fallu l'immense intérêt qu'inspire le livre de M. Ladvocat pour m'obliger à livrer au vent de la publicité cette vie si tragiquement exaltée, et dont la confiance m'était personnelle. J'aurais voulu ne pas le savoir. Mais c'est de l'histoire : cela ne m'appartenait pas.

cryphes; il y a mille raisons pour cela: d'abord le nombre exclut la vraisemblance; et, dans le contingent des héritiers présomptifs, les imbéciles nuisent trop aux fripons. Mais les superstitions populaires s'alimentent à cette source équivoque; et pour peu qu'on ait le nez ou la bouche offrant quelque ressemblance avec le masque de l'ex-souverain, le chapeau fait le reste. La foi nationale est robuste. On a compté cinquante-huit faux Néron, trente-deux faux Charles-Quint; on a perdu le nombre des faux Louis XVII. Qu'on juge, après cela, si le vol de filiation souffre le moindre blâme, quand les pères sont dans une proportion si effrayante.

Ce préambule accuse, par anticipation, et le peu d'envie que j'ai de séduire la crédulité du lecteur, et mon indifférence à lui faire partager une conviction. Je suis jaloux seulement de lui inspirer, par la simplicité de ce récit, et l'autorité des dates, des faits et des noms que j'invoque, quelque confiance dans mes doutes.

Rien n'est moins prouvé que cette stoïque froideur de Napoléon pour les femmes; ceux qui ont voulu en doter le vainqueur de Wagram, n'ont jugé de Napoléon que le buste; ils en ont fait une dame qui écrit ses mémoires. Il en eût singulièrement ri lui-même, si la flatterie était allée jusque là devant lui. Corse, Italien par tout

son sang, d'une constitution ardente, toujours en combustion d'idées, faisant de la passion avec tout, n'aurait-il trouvé de la froideur que pour ce qui en suppose le moins? Soutenir cette thèse, c'est abuser du silence que n'osent rompre des regrets superbes; d'un autre côté, c'est s'exposer à voir fondre sur nous de nouveau ces révélations d'alcôve qui ont déjà touché le prix de leur spéculation dans les mémoires.

Je ne conclus pas pour cela, et en faveur de mon anecdote, que Napoléon ait eu autant d'enfants qu'il a gagné de batailles et conquis de contrées: au contraire, je pense surabondamment avec le poète Boursault, que les personnes d'esprit, fort estimables d'ailleurs, ont fort peu de talents pour créer leurs semblables. Je ne réclame ici, en faveur des héros et des gens d'esprit, que le bénéfice des chances. Napoléon a pu avoir des enfants.

Si je voulais indirectement raffermir les probabilités du fait que je rapporte, j'ajouterais qu'à l'époque de l'expédition d'Égypte, Napoléon était dans toute la hardiesse du tempérament et de l'âge: c'est à cette époque que je dois remonter.

Dans les loisirs des mille prodiges qui ont fait de cette campagne un poème, une féerie, Napoléon, qui ne se nommait alors que Buonaparte,

promena ses caprices dans les amours colorés des femmes égyptiennes. Belles, soumises, nues, couchées sur le sable ou sur les divans, exaltées par la vue d'un homme qui projetait son ombre du Caire à la Haute-Égypte, comme une pyramide, il n'est pas étonnant que ces femmes aient demandé par enthousiasme, et obtenu par reconnaissance ce que les hommes ordinaires n'obtiennent guère que par amour. Ainsi le caractère du héros est sauvé, quoique au fond l'observation de Ninon subsiste : Il faut finir par où finissent les paysans.

Je suis d'accord avec tout le monde qu'il est prodigieux de vaincre, et d'avoir vaincu les Anglais, les Mamelucks, la peste, l'ophthalmie, la soif, et le désert ; convenez qu'il l'est beaucoup moins d'avoir un descendant. Je vous concède le merveilleux, passez-moi le possible ; passez-moi que Napoléon ait eu un fils en Égypte, et que ce fils ait été mulâtre, petit, taillé comme son père, cuivré comme sa mère.

Je connus à Marseille, et au sortir du collège, en 1824, un jeune Égyptien âgé de vingt-six ans, nommé Napoléon Tard... Une certaine communauté d'opinions politiques, les mêmes goûts d'isolement, nous eurent bientôt étroitement liés. Tout le désavantage de cette union était pour lui : car je puisais dans sa conversation,

forte des plus belles études dans les langues grecque et arabe, sillonnée de mille traces de voyages en Nubie, en Éthiopie, et à travers le Jourdain, des connaissances nouvelles, de ces aperçus que les livres ne donnent pas, parce que les livres, stupides muets, n'ont, pour arriver à l'âme, ni la surprise du geste, ni l'éclair des yeux, ni la musique de la voix, ni le tremblement des muscles. Sa mémoire, qu'il se plaignait d'avoir perdue, était une encyclopédie : si vous lui demandiez un mot, elle vous donnait un volume. Je ne l'écoutais pas : je le lisais. Mais, dès que ce débordement de poésie, de science, de pensées, d'enthousiasme, tarissait, Tard... tombait dans la plus sourde mélancolie. Rien ne pouvait l'éveiller. Un rire continu et doux dénotait seul chez lui la mobilité de la vie. C'était dans cette tranquillité léthargique qu'on était frappé par ce qu'il y avait de puissant dans le jet ramassé de son corps, dans ses épaules penchées, arquées et modelées à l'antique. Il était petit ; à peine devait-il atteindre cinq pieds ; mais, dans de pareils hommes, le corps, c'est la tête. La sienne était dans une effrayante disproportion avec son buste, bien que très-fort, et avec ses jambes grêles et nerveuses comme les ont, sans exception, les Orientaux qui habitent la lisière des déserts. Elle offrait le concours du

plus large développement cérébral chez un Européen, du plus beau choix de caractère dans un Africain. Son nez, énergiquement aquilin, descendait sur des lèvres plus naïves de forme que fines : on voyait que sa pensée sortait plus habituellement de ses yeux que de sa bouche, qui n'était ni déchirée par la colère, ni renversée par le mépris. Seulement son menton, tendre et caressé, rebroussait trop vers la bouche : ce qui donnait au bas de son visage, une expression énervée et un peu monacale. Mais il était impossible de s'arrêter à ce défaut, devant ce qui caractérisait chez lui la prétention la plus légitime à la ressemblance dont il était fier. D'un bleu hasardé et transparent, ses yeux peignaient cette supériorité d'âme que Dieu jette, de siècle en siècle, dans le cœur de certains hommes, pour prouver aux niveleurs de tous les âges le mensonge de l'égalité. La persécution de son regard vous entraînait dans le cercle de sa volonté ; il fallait y demeurer pour subir le choc de ses émotions, et l'ébranlement de sa masse nerveuse. De ces yeux, qu'on n'aurait jamais voulu avoir vus, et qu'il était impossible d'oublier, selon la belle expression du P. Mathurin, il jaillissait du feu ; et, à l'orbe noir et fatigué qui enferme ces deux miroirs ardents, on comprenait à quel prix Dieu verse le génie, et quelle

perpétuelle souffrance il allume dans les cœurs qui en sont les autels. A ce signalement, qu'une exécution inhabile laisse manquer de précision, le lecteur retrouvera dans sa mémoire cette grande figure de Napoléon, qui passera à l'éternité comme celles du Christ et de Voltaire : ce sont les portraits de famille de l'humanité.

On n'aurait qu'une idée incomplète de la figure de Tard... si l'on oubliait qu'il était mulâtre. Sur son crâne vaste, épais et dur, s'étendait une peau tannée et toujours en sueur. Les cheveux plats du Corse baignaient deux oreilles primitives, longues, et à peine plissées : c'était la charpente de Napoléon sous la peau de Sésostris.

Que ceux qui comprennent la mission de Napoléon sur la terre, qui savent quel énergique ressort il a dû emprunter au sang corse, génois et florentin, dont il était formé, mesurent, s'ils l'osent, le désordre qu'eût jeté, dans l'économie sociale, le même homme, né en Afrique, gorgé de sang noir, galopant nu sur un cheval nu, montrant aux peuples soulevés l'Occident au bout de son sabre, comme on le ferait d'un quartier de viande fraîche à un lion ; et cet homme ne remuant pas les hommes avec des idées d'indépendance et des mots de gloire, symboles qui n'ont un sens que chez les peuples

vieillis et les civilisations usées, mais avec des miracles de faits; prolongeant le désert partout où il passe; réalisant l'unité des empires par la mort, la paix universelle par le silence; laissant dans chaque ville pour drapeau de conquête une flamme, l'incendie pour garnison.

La conscience de sa haute naissance et de sa double origine ne laissait jamais Tard... sans sombre préoccupation. Dès que notre intimité put oser toutes les confidences, il ne manqua pas de me parler de ses espérances folles, tournées vers l'Orient. — « L'Orient est à moi, me disait-il, comme l'Occident fut à Napoléon mon père. Je dirai mon sang, mon nom, mes projets; je me mettrai à la tête, non des Turcs, mais des Arabes: les Turcs sont finis. Avec les Arabes, je reprendrai la civilisation des Ptolémées. Je parle leur langue, je suis de leur race, de leur chair; ils m'écouteront. J'appellerai chaque ville, chaque hameau, chaque homme, chaque enfant par son nom. Tout viendra à moi; et le Nil, et les sables, et les vents rouleront sur le Caire et sur Alexandrie, comme les soldats de Cambyse. La croix cophite et les trois couleurs opéreront des prodiges nouveaux. Je ferai pour l'Égypte ce que mon père n'a pas eu la générosité de faire. Il la destinait à un grand chemin pour passer aux Indes, au lieu de la rendre indépen-

dante. Elle sera avec moi, et par moi, libre; libre par mon épée, par la croix, et par les trois couleurs. Plus de beys, ni de pachas, ni d'esclaves. L'affranchissement comme au temps des kalifes, et voilà! Voyez-vous cette casquette, disait-il, je la poserai sur l'aiguille de la Mecque, et la civilisation tournera tout autour. Je ne la quitterai qu'à ce moment. Et alors nous rouvrons les saintes bibliothèques. Nous appelons chez nous la science esclave en Europe. Nous l'appelons de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne; les chaires retentissent. L'arabe des kalifes, le grec de Platon, le latin de Tacite, courent les rues d'Alexandrie. La lumière vient encore de l'Orient: les prophéties s'accomplissent. »

Et je l'ai vu plein de ces idées étranges, et de ces projets conquérants, courir à demi nu sur le sable, emporté par un cheval, le long de la mer, appelant de sa voix forte toutes les populations qui bordent le Nil, le désert, qui s'échelonnent jusqu'aux montagnes de l'Éthiopie, tendant la main au vent, comme si le sabre courbe s'y balançait, et criant en arabe: « Peuples! peuples! voilà le fils de Kébir! »

Puis s'arrêtant tout-à-coup pour reprendre ce sourire doux et continuel dont j'ai parlé, tandis que le haut de son visage gardait la plus profonde immobilité. Et insensiblement la teinte